

Salvatore La MENDOLA, Dipartimento di Sociologia Univ Padova (Italie)

Davide STERCHELE, Dipartimento di Sociologia Univ Padova (Italie)

Thème Construction des goûts

“Et pourtant il bouge!”

Le skateboard comme espace de reproduction interprétative des adolescents.

1. Préambule/Introduction au débat

Notre point de départ est une recherche ethnographique de type dialogique¹ dans laquelle nous étudions les expériences relatives à différentes activités ludo-moteurs² des adolescents dans des milieux variés de la ville de Padoue. Nous ferons référence ici exclusivement à l'activité de skateboard. Une attention particulière est accordée à la construction sociale des espaces récréatifs permettant d'explorer les dynamiques de ce que, à l'instar de Corsaro³, nous pouvons nommer “reproduction interprétative”.

Il n'est pas rare d'affirmer que dans nos sociétés fortement urbanisées, planifiées et rationalisées, les occasions données aux enfants de courir et de jouer librement ont beaucoup diminué. Des activités qui s'effectuent de moins en moins de façon spontanée les activités ludo-moteurs seraient de plus en plus organisées (par les adultes) sous forme de pratiques sportives. Elles seraient réalisées selon des modalités établies par des institutions appropriées, sous la supervision de moniteurs, de dirigeants, d'arbitres, et de commissions et selon le schéma inhérent à la compétition qui oriente le mouvement corporel vers la performance et le résultat. Il s'agit de ce processus qui porte le nom de “sportivisation”⁴. Cette représentation, bien qu'elle prenne en compte une partie des processus en cours, laisse dans l'ombre d'autres *moteurs* sociaux qui, s'ils sont négligés, font perdre de vue une partie chargée de sens de l'expérience dans la vie quotidienne des personnes.

Par exemple, remarquons que le processus de sportivisation, en réalité, n'élimine pas ces activités pour lesquelles est utilisée l'expression “jeux sportifs”. Et il ne s'agit pas seulement de survie de pratiques motrices traditionnelles, mais on assiste à la génération d'autres pratiques qui doivent certes tenir compte des processus de rationalisation, d'institutionnalisation et d'exploitation commerciale, mais qui maintiennent leur vitalité autonome. En outre, à l'intérieur des sports institutionnels, l'aspect de la vitalité n'est pas nécessairement absent. L'idée de fond que nous exposons est que les processus de rationalisation et d'institutionnalisation s'accompagnent, par exemple, de dynamiques caractérisées par des *ambivalences* et des *ambiguïtés* incompréhensibles avec une interprétation mettant en relief le processus de rationalisation. Nous verrons que la demande formulée par les *skaters* d'avoir des espaces réservés – les *skate park* – indice de sportivisation et en même temps de volonté de maintien des espaces propices à l'autonomie de cette pratique, est emblématique de cette ambiguïté et de cette ambivalence. Nous proposons ainsi une certaine discordance entre la perspective avec laquelle nous évoluons et le *mainstream* des sciences sociales – et les débats publics médiatisés – qui nous semble encore imprégné de la “grande narration” propre à la modernité. Cette “grande narration” – fille de la tradition judéo-chrétienne et du rationalisme

¹ LA MENDOLA, S., *Centrato e aperto. Dar vita a interviste dialogiche*, Utet, Torino, 2009.

² PARLEBAS, P., *Éléments de sociologie du sport*, PUF, Paris, 1986.

³ CORSARO, W., *Sociology of Childhood*, Thousand Oaks, Pine Forge Press, 2005.

⁴ ELIAS, N., DUNNING, E., *Quest for Excitement: Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.

grec – valorise une interprétation de type évolutif des processus de transformation. Une narration qui a trouvé une voie d'expression dans la sociologie: dans les idées du passage de “communauté” à “société” de Tonnies; du passage de la “solidarité mécanique” à la “solidarité organique” de Durkheim; du processus de “rationalisation” de Weber; du processus de “civilisation” de Elias, pour ne citer qu'eux parmi les plus importants. Malgré l'émergence çà et là d'une certaine sensibilité interculturelle, grâce surtout aux spécialistes de pays différents du soi-disant *premier monde*, l'idée forte reste celle du “progrès”. Une sorte de “loi de fer” – pour reprendre une expression chère aux théories élitistes – adoptée aussi bien par ceux qui ont des références culturelles de type conservateur que par ceux se reconnaissant dans une perspective dite, précisément, “progressiste”. Grâce à la sensibilité interculturelle émergente, la nécessité d'employer l'expression “progrès” au pluriel est reconnue, mais il reste l'idée d'une flèche temporelle qui va dans une certaine direction caractérisée par l'amélioration. En revanche, il nous semble nécessaire de transformer en profondeur les “lunettes”, le paradigme interprétatif avec lequel nous regardons ces processus. D'un côté, il s'agit de mettre au point une perspective théorique sensible à la multiplicité des moteurs du processus de *sociation* (pour reprendre les termes simmeliens) et en conséquence également à ceux de transformation; de l'autre, de donner des “jambes empiriques” à une telle perspective avec des recherches spécifiques qui mettent en relief non seulement la complexité, l'ambiguïté et l'ambivalence, mais également la vitalité des processus. Dans ce sens, la contribution que la sociologie de l'enfance peut apporter est vraiment considérable. Pour ne pas se limiter à être un “petit objet de recherche insolite”⁵, ce domaine de recherche doit s'accompagner d'une perspective de longue haleine qui parle du processus de sociation dans son ensemble.

Pour suivre cette direction, il s'agit de ne pas mettre l'accent, par exemple, seulement sur ce qui différencie, mais également sur ce qui est analogue entre un avant et un après, entre un espace et l'autre. Savoir entrevoir la continuité dans la discontinuité n'est pas un élément conservateur, ni ne fait perdre de la force au modèle d'interprétation, mais évolue dans une logique liée de façon constitutive à l'idée de complexité. Il s'agit de réussir à manier des façons de construire des représentations de la vie, des processus humains et sociaux qui sont inévitablement des simplifications, mais qui ne soient pas des banalisations. Il faut suivre une voie qui, dans le domaine de la sociologie, a déjà été indiquée par Georg Simmel. Une voie qui propose d'accueillir en même temps l'attention – la mise en relief – des “formes” et de la “vie”, ou pour parler en termes plus adaptés à l'action de “se former” et de “s'écouler”. Par exemple, il s'agit de mettre en évidence les processus “centripètes” et “centrifuges”, les processus d’“identification” et ceux de “différenciation”. Seulement si l'on adopte un style fondé sur la logique *e/e* et non pas sur la logique *o/o*, il est possible de sortir des apories présentes dans les perspectives interprétatives des auteurs classiques cités précédemment. Par exemple, quand Max Weber propose au centre de son parcours interprétatif exclusivement la rationalisation avec son résultat final de la *cage d'acier*, se condamne à considérer cet espace vital comme étant épuisé et il est impossible par conséquent de comprendre comment peut être créé le charisme, une *agence* de transformation. Ce sont précisément les recherches portant sur les enfants qui peuvent aider le plus et qui aident à déstructurer les perspectives théoriques qui ont laissé dans l'ombre l'aspect de l'agence.

Il devient alors nécessaire, tout en mettant en relief l'éventuel processus de rationalisation en cours, de prêter attention à tout ce qui n'est pas rationalisation, à tout ce qui va dans une autre direction et qui n'est pas nécessairement à interpréter comme une résurgence du passé. Autrement il faut se réduire, comme fait Parsons, à considérer tout ce qui ne correspond pas à l'impératif fonctionnel nécessaire à l'équilibre du système social comme une déviance et l'attribuer à des défauts du processus de socialisation. Et voilà que nous arrivons au cœur du débat. Nous pourrions vraiment saisir les processus de transformation en cours en montrant, aussi, comment les personnes et les acteurs collectifs exercent un rôle actif, d'*agence*, seulement si nous prêtons attention tant au

⁵ SIROTA R., “Petit objet insolite ou champ constitué, la sociologie de l'enfance est-elle encore dans les choux?” in R. SIROTA *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, pp. 13-34, PUR, Rennes, 2006.

moteur central qu'aux butées, aux diversifications et aux moteurs périphériques, dans notre façon de mettre en relief les dynamiques de construction de la société et du processus de *sociation*. Si nous évoluons dans cette perspective, le titre que nous avons choisi – “et pourtant il bouge” – évoque à coup sûr l'aspect du jeu qui nous intéresse ici. En même temps, nous voulons rappeler le fait que même le mécanisme aussi parfait soit-il et le plus conforme aux “règles” a inmanquablement du *jeu*, une certaine flexibilité qui ne peut pas et ne doit pas être vue comme un défaut, mais comme une nécessité. Cela serait réducteur de reconduire ce jeu au concept d’“adaptation secondaire”, comme le propose Goffman⁶ qui le considère seulement comme une sorte de résistance de ceux qui sont assujettis; ou encore, comme de Certau⁷, qui le range dans la catégorie de “tactique” pour exprimer une certaine faiblesse dans les rapports de force suite au manque d'un espace réservé sur lequel exercer le pouvoir, l'opposant à la “stratégie” qui serait le style pour éviter ou éluder les obstacles du système social de ceux qui, au contraire, possèdent un espace réservé. La domination des formes, heureusement, n'est jamais absolue. Pour reprendre l'expression d'Héraclite, la vie, de toute façon, passe, s'écoule et transforme, c'est pourquoi se concentrer seulement sur la permanence des formes empêche de voir la pluralité avec laquelle la vie s'exprime nécessairement. Le concept de “reproduction interprétative” élaboré par Corsaro est, en ce sens, vraiment un viatique indispensable pour s'engager sur une voie au caractère simmelien qui reste encore en grande partie à parcourir. Une voie qui conduit à sortir définitivement de cette idée prescriptive – canonisée par Parsons qui, ce n'est pas un hasard, n'a pas compté Simmel parmi ses maîtres à penser de la sociologie – du processus de socialisation qui n'est autre qu'une forme de la communication à une voie qui annule l'aspect d'*agency* des personnes.

2. Espaces, mouvements créatifs et ordre social

En réponse au processus de domestication des espaces, depuis quelque temps, une vaste gamme de pratiques corporelles *open air* s'est développée (jogging, rafting, deltaplane, snowboard, free climbing) qui, en réintroduisant des aspects d'incertitude environnementale, renoncent à quelque chose en termes de sécurité, mais se réapproprient le goût de l'imprévu, le plaisir de la découverte, l'esprit d'adaptation, la créativité.

Le skateboarding c'est un exemple des pratiques nées de la tentative de s'affranchir des modalités visant à transformer l'activité ludo-moteurs en performance sportive.

Les espaces où l'on peut faire du skateboard (et qui conditionnent les formes de cette pratique) sont les rues et les places, ou bien les *skate park*. L'alternative se situe entre des espaces ouverts, utilisés par différents acteurs pour des pratiques différentes et des espaces fermés prédestinés à une activité spécifique. À un premier niveau, nous pourrions dire que l'utilisation du skateboard tend à être *inclue* et *légitimée* dans le milieu urbain qui accepte d'être *enfermé* dans des espaces construits et codifiés expressément pour lui. Une observation plus attentive de cette pratique nous montre différents aspects de complexité; elle nous signale que l'activité est chargée d'ambiguïtés et d'ambivalences, de nuances qui, si elles sont délaissées, empêchent de saisir le sens et la signification vécus par ses pratiquants, ainsi que la manière de se manifester de cette pratique.

Skater dans les rues ou sur les places a été, dès le départ, une activité stigmatisée, à tel point qu'en Italie aussi cette pratique est même interdite par le code de la route. Ceux qui veulent faire du skateboard doivent donc évoluer entre la perspective d'enfreindre la loi en s'y adonnant dans les rues et sur les places, ou bien celle de demander aux pouvoirs publics la réalisation d'un *skate park*, étant donné que ceux existants, notamment dans des quartiers périphériques ou sur des terrains vagues, sont généralement fermés car considérés comme dangereux. Mais *skater* dans un *skate park* n'est pas la même chose que *skater* dans la rue. Cette distinction, désormais bien établie dans les

⁶ GOFFMAN, E., *Asylums: Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*. New York, Doubleday, 1961.

⁷ DE CERTAU, M., *L'Invention du Quotidien. Vol. 1, Arts de Faire*, Union générale d'éditions, 1980.

travaux internationaux portant sur ce thème⁸, a été confirmée dès les premiers témoignages recueillis:

Même s'ils nous construiraient ici le *skate park*, il y en a qui continueraient sûrement à aller dans la rue, ça oui. Parce que de toute façon le *street* est vraiment une discipline à part entière. Ce que je veux dire, c'est que le *street*... fait bande à part. Les clips de *street* ne sont pas tournés dans un *skate park*, mais dans la rue. Ce que l'on appelle *street*, c'est ce qui existe toujours. (Denis, 17 ans)

Les débats portant sur la construction des *skate park* sont extrêmement intéressants car ils font apparaître des ambivalences et des contradictions aussi bien dans les comportements des *skaters* que dans ceux des élus locaux et du monde des adultes qu'ils représentent⁹.

Dans plusieurs déclarations, les *skaters* ont tendance à percevoir les *skate park* comme une forme de ghettoïsation et d'appropriation de leur pratique, qui en exproprierait l'authenticité. Toutefois, de façon ambiguë et ambivalente, là où il n'y a pas de *skate park*, ils le réclament comme un signe de reconnaissance de leurs exigences et, de manière plus générale, de leur existence. Un skater padouan, par exemple, nous a fait cette confidence sur un ton un peu exaspéré:

Il n'existe pas une ville sans *skate park*, au nord de l'Italie. Ça n'existe pas. Le *skate park*, il est à M, à C, à MV, il y en a un dans toutes les villes (...) Par exemple, à V, ils viennent d'inaugurer une très grosse pool en ciment qui a coûté une fortune. Par contre, Padoue est vraiment un cas à part... en effet, dans les blogs et les forums sur internet, et en général, ça en fait rire plus d'un et tout le monde dit: "C'est mortel à Padoue!". (Luca, 16 ans)

Le comportement des élus locaux est lui aussi ambivalent et ambigu par rapport au *skate park*. À Padoue, il n'y a pas de *skate park* et les pouvoirs publics ne semblent pas avoir l'intention d'en construire un. Certains *skaters* supposent que les élus locaux y mettent un frein par crainte que les habitudes et les comportements des jeunes puissent contribuer à la dégradation des espaces publics et ternir l'image de la ville:

Tu vois, le vrai problème, c'est que notre image ne plaît pas à la mairie. Ils ont vu, quand nous avons organisé une démonstration dans un *skate park* improvisé sur la place, ils ont vu ces jeunes, torse nu, avec des tatouages, de la bière, de la musique... Et ça, ils n'aiment pas, parce qu'ils doivent répondre à un certain électorat... maintenir de bons rapports avec l'Église... bref, ils disent: "Moi... ce parc qui est la vitrine de mon image politique, je ne tiens pas à ce qu'il soit saccagé par des jeunes qui..." et puis tu sais, toujours la même rengaine: "Eh, ceux qui font du skate sont des drogués...", oui enfin, "ils ont les cheveux longs..." (Stefano, 17 ans)

Si cette négation du *skate park* peut être perçue par les jeunes comme un signe de manque d'attention envers leurs exigences, sa construction ne correspond pas nécessairement à une reconnaissance réelle. En effet, la réalisation d'espaces réservés au skateboard peut parfois se transformer en un expédient visant à libérer les rues et les places de la présence gênante des *skaters*, qui sont alors relayés dans des friches industrielles éloignées.

En tout cas, ces tensions nous montrent que le rapport entre les espaces où est pratiquée une activité et la forme qu'elle prend, se mêle à l'ambiguïté et à l'ambivalence avec lesquelles les différents acteurs de ce cadre relationnel évoluent dans la construction des représentations des expériences.

⁸ BORDEN, I., *Skateboarding, space and the city: Architecture and the body*, Berg Oxford, 2001.

⁹ DUMAS, A. E LAFORREST, S. *Intergenerational Conflict: What can skateboarding tell us about the struggles for legitimacy in the field of sports?*, <http://www.idrottsforum.org/articles/dumas-laforest/dumas-laforest080409.html> 2008.

3. Liberté corporelle et (ré)interprétation des espaces

Le skateboarding est une pratique qui tend à rompre la *définition de la situation* proposée par les adultes, car il utilise l'espace public d'une façon non conventionnelle et, à la limite, illégitime. Les *skaters* parcourent la ville à la recherche de sites (grands escaliers, parkings, murets, places) à utiliser comme base pour leurs figures, délaissant ainsi l'usage social auquel ils sont généralement destinés. Il s'agit d'une pratique qui s'est développée avec des éléments étrangers à certains fondements du paradigme sportif institutionnel, comme la compétition, l'institutionnalisation technique et d'organisation, la recherche de l'intégrité physique, les espaces codifiés pour des usages prédéfinis.

Avant tout (a), la compétition sportive n'occupe pas un rôle central dans le skateboarding, qui insiste au contraire sur l'expérience sensorielle et émotive liée au déroulement d'acrobaties, au dépassement de soi, au plaisir kinesthésique du mouvement dans l'espace urbain, de l'exploration, de la découverte de la ville:

aussi parce que souvent tu ne fais pas ça pour gagner une compétition ou... c'est souvent quelque chose de personnel, réussir à conclure une figure que tu veux faire, qui a aussi une part de risque... Parce que, de toute façon, il y a aussi une prédisposition comportementale dans le skate, tu dois avoir... dans le sens que... c'est une chose que tu dois vraiment ressentir, parce que tu le fais... à tes risques et périls, pour ton plaisir personnel, tu comprends? (Denis, 17 ans)

Cette façon de poser la question remet en cause l'interprétation goffmanienne selon laquelle c'est l'exigence de contrôler l'impression faite sur un public qui stimule les acteurs sociaux. À la limite, nous sommes plus proches de l'idée simmelienne d'une relation entre un soi réel et un soi idéal: "tu le fais pour ton plaisir personnel". C'est aussi vrai que ce soi idéal pourrait être interprété comme un public, mais cela nous semble être une exagération superflue. Dans cette relation entre soi idéal et soi réel, c'est précisément la sensation corporelle qui est au centre de la scène et ce que nous avons appris à appeler "risque" avec la modernité, représente l'ingrédient essentiel pour avoir le sens, non seulement cognitif, mais vraiment la *sens-action* d'être vivants. Dans ce contexte, la voie royale qui mène à ce qu'offre cette pratique est précisément l'entrée en relation avec les limites de son corps et de l'environnement.

En outre (b), étant donné la valeur centrale attribuée aux sensations personnelles, à la nouveauté et à la créativité, les *skaters* ont tendance à refuser l'idée que leur pratique puisse être organisée par des codes précis, gérée par des fédérations sportives et enseignée par des moniteurs reconnus au niveau institutionnel, vu que chacun d'entre eux devrait entreprendre un parcours de recherche et de construction de son style personnel à travers l'expérience, les tentatives, les erreurs.

j'ai commencé très tôt à sortir seul le soir, à me balader seul. Le skate est une pratique... je ne dis pas "philosophique", parce que ce serait un peu fort, mais... il y a une sorte de défi avec soi-même, parce que tu apprends à faire des figures. (...) dans notre groupe, on a un gamin qui a dix ans, et il est très doué: quand on est allés en Sardaigne – il est venu avec nous – et tu vois que pour ses dix ans, il est très indépendant, parce que le skate t'apprend aussi à évaluer le risque, à savoir jusqu'où tu peux aller, ce que tu peux faire, et à prendre tes responsabilités, aussi parce que... à mon avis, cela te sert... plus tard dans la vie – tu vois? – pour d'autres situations. (Stefano, 17 ans)

Cela nous amène à une question très complexe que nous ne pourrions pas traiter ici de façon exhaustive et qui concerne un thème pour lequel, en sociologie, nous n'avons pas autre chose que l'idée de charisme de Weber. Une idée qui, pourtant, comme dans la perspective goffmanienne, celui qui commande est le public qui doit légitimer le porteur de signes distinctifs qui sinon, ne peut être pris en considération pour ses particularités. Dans ce sens, il serait nécessaire de réintroduire en sociologie – comme l'a fait Gilli¹⁰ – le concept de "techne" cher à la Grèce classique, pour exprimer

¹⁰ GILLI G. A., *Origini dell'eguaglianza. Ricerche sociologiche sull'antica Grecia*, Einaudi, Torino, 1988.

quelque chose qui – pour employer précisément la tradition classique – se présente comme une “spécialisation originaire”. Comme cela a déjà été dit dans La Mendola¹¹ il ne faut pas nécessairement interpréter cette spécialisation originaire, de la même façon que le faisaient les Grecs du classicisme, c’est-à-dire comme un “don divin”, ni que les rituels, entendus comme des occasions d’interaction, ne puissent avoir leur importance sur leur manifestation.

De la même façon (c) le rapport avec la dimension du danger et de la douleur physique est différent de ce qui se produit dans la sportivisation classique. L’acceptation du danger des chutes, et donc de la douleur, fait aussi partie des rhétoriques sur la masculinité qui caractérisent l’*ethos* des sports conventionnels¹², en particulier, ceux de contact qui, selon la célèbre expression sexiste d’usage commun “ne sont pas des sports pour les demoiselles”. Toutefois, le processus de sportivisation a, de fait, rendu les pratiques ludo-moteurs de plus en plus sûres non seulement en disciplinant fortement le contact physique, mais également en réduisant les aléas de l’environnement et en introduisant des instruments pour limiter les accidents (casques, genouillères, combinaisons de protection, jambières, etc.). Dans le skateboarding, au contraire, le danger des chutes et des accidents fait partie du jeu, et le courage – que ceux qui se reconnaissent dans la logique de la protection ont tendance à appeler inconscience – de tenter des évolutions qui défient les lois de la pesanteur constitue une qualité requise indispensable pour ceux qui souhaitent se lancer dans cette activité.

Le danger de se faire mal, se présentant dans son caractère concret, peut être vécu comme la tentative d’une expérience authentique dans une existence de plus en plus aseptisée et virtuelle :

tu dois tenir compte du fait que tu peux te faire mal, même gravement. Parce que c’est vrai que des gens se sont cassé le bras, la jambe et pas seulement. C’est sûr que tu te brises, tu te fais mal. (...) Y a quand même un facteur de risque. Et ça peut arriver que tu te fasses mal, très mal, et si tu es seul, qu’il n’y a personne... Parce que maintenant, avec le boum des jeux vidéos sur le skate, les jeunes en sont dingues, mais... c’est comme la guerre – non? – ils y jouent avec les jeux vidéos, mais bon, ils ne la font pas pour de vrai parce que c’est dangereux. (Stefano, 17 ans)

La limitation du danger à travers différentes mesures de protection est vue avec suspicion par beaucoup de *skaters*, surtout par les plus expérimentés, car, d’un côté, elle tend à diminuer l’adrénaline et l’ivresse de l’expérience la rendant, selon eux, moins “authentique”¹³. De l’autre, il ne faut pas cacher qu’il s’agit d’une demande implicite de pouvoir assumer la responsabilité, vu que l’on n’aura jamais, si on n’entre pas en contact avec le risque, la capacité de connaître ses limites.

Enfin (d), la caractéristique alternative du skateboarding est évidente dans son rapport avec l’espace. En effet, cette pratique ne s’est pas développée à l’intérieur d’espaces codifiés lui étant expressément destinés, mais au contraire, en utilisant des lieux (des places, des rues, des parkings, des hangars) destinés à d’autres activités publiques ou privées (le passage protégé, les voies de circulation, les centres commerciaux, la production industrielle). Le regard différent des *skaters* réinvente les artéfacts urbains en ne les considérant pas selon leur fonction, civique ou économique, que le sens commun leur attribue, mais plutôt en fonction de leur éventuelle aptitude à être parcourus en skate, c’est-à-dire à devenir des points d’appui pour des acrobaties et des évolutions toujours nouvelles. Dans des cultures et des organisations sociales fondamentalement rationalisées comme les nôtres, qui prévoient “une place pour chaque chose et chaque chose à sa place”, ce style peut engendrer des tensions et des dynamiques conflictuelles relatives à l’utilisation polysémique des espaces:

¹¹ LA MENDOLA, S., *Comunicare interagendo. I rituali della vita quotidiana: un compendio*, Utet, Torino, 2007.

¹² COAKLEY, J., *Sport in Society. Issues & Controversies*, McGraw Hill, New York, 2004.

¹³ WHEATON, B., BEAL, B. “Keeping it real’. Subcultural Media and the Discourses of Authenticity in Alternative Sport”, *International Review for the Sociology of Sport*, 38 (2), pp. 155-176, 2003.

En général, pour les *skaters*, le fait d'être éloignés de certains lieux publics adaptés à cette pratique, a toujours été un problème. Parce que c'est illégal de le faire dans la rue, aussi bien avec les patins qu'avec le skateboard. Mais avec les patins, ils sont plus tolérants. Peut-être parce que là, il y a aussi les filles. Et puis les patins ont une image différente. Et de toute façon, avec les patins tu ne fais pas certaines figures que tu fais avec le skateboard, avec lequel tu abîmes l'équipement urbain, les murets, tu uses la planche mais aussi les murets. Bref, il y a un fond de vérité dans ce qu'ils disent. Mais pas toujours. Et puis, ils se plaignent du bruit... (Denis, 17 ans)

La codification des espaces en fonction de leur destination d'usage présente sans aucun doute des avantages considérables d'un point de vue fonctionnel, mais en même temps, il montre que le maintien de l'ordre public a tendance à être considéré comme l'exigence prioritaire de notre système social :

à Padoue, il y a deux/trois endroits, le premier, c'est le parking du supermarché *P*, du côté de l'*A* [quartier de Padoue], et là le dimanche, c'est noir de monde, personne ne vient te déloger. Il y avait une période, en été, où les agents de police nous faisaient quitter les lieux, parce que peut-être que certains se plaignaient du bruit... Mais normalement... on peut y aller. Aussi parce qu'il faut bien reconnaître que l'on ne fait rien de mal... c'est pas un crime, non? Même s'il y a des gens qui se plaignent malgré tout à cause... du bruit, ou seulement de notre présence... (Luca, 16 ans)

Ainsi, la pratique du skate, qui ne s'inscrit pas facilement dans le concept d'ordre public, peut donc être en quelque sorte tolérée aussi dans des espaces publics pourvu qu'elle ne gêne pas les activités pour lesquelles ces espaces ont été conçus. À la différence des *skate park* qui peuvent, d'un certain point de vue, avoir la caractéristique de la ghettoïsation, nous pourrions dire que ces espaces publics ont la propriété de pouvoir consentir l'alternance des processus de signification. En somme, des pratiques comme celle du skate – mais cela est valable aussi pour d'autres activités comme la breakdance qui justement s'effectue dans les mêmes endroits à Padoue – peuvent trouver “leur place” dans l'espace urbain, là où des places et des rues oscillent entre des moments durant lesquels la vie ordinaire est “animée” et des moments où elle est “morte”. Il s'agit des zones telles que les parkings de magasins fermés durant les jours fériés, ou les quartiers financiers ou d'affaires qui à certains moments de la semaine sont déserts et que nous pourrions appeler “espaces à signification alternée”.

Celui qui n'est pas à sa place dans ce décor “tenu pour sûr” peut être perçu comme suspect, comme une potentielle menace pour la stabilité de cet ordre et sa présence peut être gênante au point d'engendrer une *moral panic* :

C'est-à-dire que les gens se plaignent aussi quand ils voient les immigrés qui sont dans la rue ou dans les jardins publics et qui disent par exemple qu'il faut enlever les bancs parce que... ils sont là à ne rien faire... Tu te souviens qu'il y avait eu cette polémique? Et les *skaters* font quoi? Ils vont là, il y a cette petite place et ils vont là, il y a ceux qui skatent, ceux qui sont assis... et un va-et-vient se crée, ça peut arriver qu'une fois quelqu'un apporte de la musique, de la bière, tu vois? Et... il y a des personnes qui ne supportent pas ça et qui disent : “Moi, je ne veux pas de ces gens-là”. Pour dire, quand nous allions skater sur l'esplanade des banques, on nous disait : “nous ne voulons pas que vous restiez là, pour la réputation de la banque”, pour l'image. Et puis, si ça se trouve, la nuit, les dealers y allaient et il s'en passait de toutes les couleurs, mais bon... (Stefano, 17 ans)

Si nous observons les pratiques d'utilisation de l'espace social, nous pouvons donc remarquer que le trouble de la tranquillité publique est socialement toléré surtout s'il est causé par des activités de nature économique. Mais en même temps, des formes d'adaptation sont possibles par le biais de la resignification d'espaces qui sont nés pour un usage spécifique, mais présentant des moments d'ouverture et de vide qui peuvent être caractérisés différemment s'ils sont habités de différentes façons.

4. Diffusion des *skate park* et sportivisation de la pratique

Tandis que beaucoup de jeunes réclament le *skate park* comme signe de reconnaissance et gage de visibilité sur la scène publique, d'autres ont tendance à le percevoir comme un instrument avec lequel on tente de normaliser la pratique du skateboarding, la ramenant à l'intérieur de ce paradigme rationaliste duquel elle se distingue depuis son apparition¹⁴. En fait, le skateboarding a été soumis aussi à une sportivisation partielle¹⁵ en ce qui concerne certaines questions fondamentales comme la compétition, l'institutionnalisation technique et organisationnelle, l'intégrité physique, l'utilisation des espaces.

L'élément de la compétition (a), au départ étranger à l'*ethos* des *skaters*, a été introduit avec l'organisation des *contest*, manifestations où la dimension esthétique et spectaculaire de l'exhibition se base sur celle de la compétition, alimentant la commercialisation de la pratique (prix en argent, sponsorisations de l'événement et des athlètes, surtout par des industries produisant des équipements et des vêtements pour le skate, merchandising, etc.), ainsi que l'institutionnalisation d'une certaine orthodoxie technique (b) à travers la création de commissions et la standardisation de critères d'évaluation reconnus et acceptés. La création des *skate park* contribue à accélérer ce processus, en fournissant des espaces dans lesquels il est plus simple d'organiser les *contest*, et dans lesquels les gérants proposent souvent des cours pour débutants tenus par des moniteurs compétents, contrevenant donc à l'esprit d'origine selon lequel il n'existe pas de règles égales pour tous et par conséquent la pratique ne peut être enseignée, mais doit être acquise individuellement à force d'essais et d'erreurs et avec son propre style. Les *skate park* contribuent à modifier la pratique également en rapport à la dimension du danger et de la douleur physique (c), la rendant différente de celle qui se fait dans les rues. S'agissant en effet d'espaces gérés par des organismes publics ou par des concessionnaires privés, la responsabilité en cas d'accidents (avec les règlements inhérents et les frais d'assurance) retombe sur les gérants qui cherchent à réduire au minimum le danger en obligeant les *skaters* à utiliser des protections telles que des casques, des genouillères, etc., limitant toutefois de cette façon, l'adrénaline et l'exaltation de cette expérience, la rendant moins "authentique"¹⁶.

Toutefois, la fonction normalisante des *skate park* consiste surtout dans le fait que leur diffusion, en débarrassant les rues des *skaters*, leur enlève la possibilité de réinventer la ville (d), en l'explorant à la recherche de lieux et d'équipements à utiliser pour leurs évolutions. Différentes études internationales mettent en évidence que les *skate parks*¹⁷, bien que fournissant aux *skaters* un endroit pour faire leurs figures sans avoir peur d'être verbalisés, chassés ou maltraités, sont souvent perçus comme des lieux qui les isolent (surtout s'ils sont construits dans des quartiers périphériques), qui les excluent (parce que de toute façon, ils séparent du restant de la ville) et qui les ennuient (parce qu'ils ne donnent pas la possibilité de découvrir continuellement de nouveaux *spot*, ce qui est un élément fondamental dans le skateboarding de rue).

La pratique dans les *skate park* est donc radicalement différente de celle de la rue et elle peut être perçue comme une forme apprivoisée et non authentique de cette dernière. Pour cela, même si au cours de ces trente dernières années de nombreux *skate park* ont été construits aux États-Unis et en Europe, beaucoup de *skaters* continuent de le pratiquer aussi dans les rues. Il arrive aussi que tandis que beaucoup de jeunes voyagent pour fréquenter les *skate park* les plus modernes et les plus

¹⁴ JONES, S., GRAVES, A. "Power play in public space: skateboard parks as battlegrounds, gifts, and expressions of self", *Landscape Journal*, 19: 136-148, 2000; HOWELL, O. "Skatepark as Neoliberal Playground. Urban Governance, Recreation Space, and the Cultivation of Personal Responsibility", *Space and Culture* 11(4), pp. 475-496, 2008; VIVONI, F., "Spots of Spatial Desire. Skateparks, Skateplazas, and Urban Politics", *Journal of Sport & Social Issues* 33 (2), pp. 130-149, 2009.

¹⁵ HUMPREYS, D., "Shredheads go mainstream? Snowboarding and alternative youth", *International Review for the Sociology of Sport*, 32 (2), pp. 147-160, 1997.

¹⁶ BEAL B., WEIDMAN L., "Authenticity in the skateboarding world", in RINEHART R. E., SYDNOR S. (eds.), *To the extreme. Alternative sports, inside and out*, State University of New York Press, Albany, 2003, pp. 337-352.

¹⁷ CHIU, C., "Contestation and Conformity: Street and Park Skateboarding in New York City Public Space", *Space and Culture* 12 (1), pp. 25-42, 2009.

amusants, il y a aussi ceux qui se déplacent de ville en ville pour “fuir” les espaces monothématiques précodifiés et chercher des contextes urbains *skate-friendly*. En Italie, la diffusion des *skate park* est un phénomène plus récent et les *skaters* semblent hésiter entre le refus des *skate park* et la demande de nouveaux équipements. Si d'un côté cette revendication, apparemment contradictoire, doit sans nul doute être reliée aux rares alternatives mises à disposition (étant donné la forte répression à laquelle est soumise la pratique de rue, en fait, le *skate park* finit par être considéré comme le moindre mal, le meilleur ou souvent le seul compromis possible), de l'autre, la demande d'infrastructures exprime un besoin de reconnaissance qui s'articule en dialoguant avec le paradigme dominant et non en s'y opposant.

Toutefois, comme nous l'avons vu, la demande du *skate park* n'est pas formulée en alternative à la possibilité de pratiquer dans la rue, mais plutôt en complément de cette dernière, surtout quand le choix de réserver des espaces au skateboarding commence à devenir une pratique diffuse parmi de nombreux d'élus locaux et donc à être perçue comme normale par les jeunes, voire évidente.

Cela met précisément en cause l'autre ambivalence que nous avons explorée, relative à la façon dont les planificateurs de l'espace public utilisent le *skate park* comme instrument de gestion des conflits sociaux. Comme cela a été dit, la réalisation d'espaces réservés au skateboarding est, dans certains cas, utilisée pour libérer les rues et les places de la présence gênante des *skaters*, en les confinant souvent dans des zones industrielles éloignées, pour ensuite être utilisé comme l'étendard de l'élus local attentif aux nouvelles tendances de la jeunesse.

Les problèmes liés à la sportivisation du skateboarding montrent cependant que cette attention présumée, même lorsqu'elle est proclamée en toute bonne foi, peut se révéler en réalité complètement superficielle. En effet, souvent, on pense que construire un *skate park* équivaut à fournir un endroit où les jeunes peuvent faire, dans de meilleures conditions de sécurité et sans gêner les autres, “les mêmes choses” qu'ils font dans la rue. Mais de cette façon, en ne s'apercevant pas que les deux différents contextes spatiaux transforment radicalement la pratique, on démontre que l'on ne la connaît pas totalement et que l'on ne sait pas saisir pleinement les instances et les besoins qu'elle exprime.

5. Conclusion

La nécessité de mettre en relief le rôle d'*agency* des adolescents est le premier aspect qui saute aux yeux dans cette étude sur la pratique du skateboarding. En même temps, il est très important de remarquer que cette *agency* est contradictoire et ambivalente de la part de tous les acteurs en jeu. Ainsi, l'interprétation de ces pratiques à la lumière des paradigmes dominants du processus de rationalisation et de sportivisation se révèle totalement inadaptée. Sans vouloir ignorer l'existence des poussées qui vont dans ce sens, il est néanmoins tout aussi nécessaire de mettre en relief les *contre-poussées* et les différenciations qui s'expriment dans une pratique comme celle du skate qui repropose un thème présent dans tout processus de sociation. Dans ce sens, la demande de construction des *skate park* comme signe de reconnaissance et, en même temps, l'inquiétude que leur réalisation signifie l'affirmation des critères sportifs institutionnels, est emblématique. Un caractère contradictoire qui se révèle beaucoup plus fort et évident grâce au fait que ces pratiques sont caractérisées par la possibilité d'expérimenter des émotions fortes. Il ne faut donc pas s'étonner si, à cette difficulté théorique et méthodologique des sciences sociales, correspond une difficulté analogue des élus locaux étant confrontés à de nouveaux défis qui les incitent à développer des modalités plus complexes de gestion des conflits sociaux.

Seul un parcours de confrontation garantissant le “droit d'exister” de tous les acteurs en jeu – les skateboarders, les propriétaires et les clients des centres commerciaux, les familles qui se promènent sur les places, les habitants des immeubles environnants, les autorités locales, etc. – et faisant ainsi cohabiter les exigences réciproques, serait le signe de la reconnaissance du rôle d'*agency* de chaque acteur social. Cela implique une conception de processus et changeante des



Enfance & Cultures

Actes du colloque international, Ministère de la Culture et de la Communication –
Association internationale des sociologues de langue française – Université Paris Descartes,
9es Journées de sociologie de l'enfance, Paris, 2010.

<http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/>

configurations sociales et cela demande la disponibilité de tous les acteurs pour activer des parcours de *lifelong learning*¹⁸ individuels et collectifs. Des parcours qui valorisent le rôle d'*agency* de chacun sans pour autant voir ce rôle sous l'angle individualiste traditionnel, mais sous un angle dialogique, dans lequel l'autre est considéré comme l'*alter* d'une relation interculturelle. Un processus qui, d'un côté, peut s'affirmer seulement si dans les premières phases de vie, des espaces sont consentis pour engendrer la prise de conscience de cette possibilité; de l'autre, qui peut être saisi, dans ses contradictions et ambivalences, seulement si au niveau analytique on évoluera dans la perspective d'une interprétation plus efficace qu'efficiente, en donnant sa juste mesure au concept de "rasoir d'Ockham".

Citer cet article

Salvatore La Mendola, Davide Sterchele, « Et pourtant il bouge! ». Le skateboard comme espace de reproduction interprétative des adolescents », in *Actes du colloque Enfance et cultures : regards des sciences humaines et sociales*, Sylvie Octobre et Régine Sirota (dir), [en ligne]

http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/actes/lamendola_sterchele.pdf, Paris, 2010.

¹⁸ BALBO L., *Il lavoro e la cura. Imparare e cambiare*, 2008, Einaudi, Torino.